



est en fait une cité vibrante, animée, au développement rapide. Elle abrite, comme elle l'a toujours fait dans un passé proche ou lointain, de grands talents dans les domaines de l'art, de l'éducation et de la simple *joie de vivre*.

Alexandrie inspire encore avec force les artistes, les compositeurs et les hommes de lettres dans le contexte d'une culture égyptienne à la fois ancienne et moderne.

En ceci Alexandrie représente l'Égypte entière. Sa diversité constitue son harmonie, elle est riche d'héritages culturels qui ne sont pas simplement anachroniques ou appartenant au passé, mais sont encore animés d'une énergie débordante.

La culture représentée par Alexandrie et la littérature qu'elle a engendrée ne sont pas simplement les dépositaires des gloires philosophiques, scientifiques et littéraires grecques, hellènes ou byzantines. Elles héritent aussi des trésors spirituels anciens des dynasties de l'interminable et séculaire ère pharaonique. Alexandrie est aujourd'hui inséparablement liée à la culture arabo-musulmane. Elle est aussi inséparablement liée à l'âge moderne aussi bien au niveau historique qu'au niveau culturel ou littéraire.

Alexandrie était destinée à être le lieu de naissance d'un christianisme égyptien qui fut si catégoriquement orthodoxe qu'elle faisait, comme l'a déclaré Athanase, « sienne la vérité contre le monde ». Des noms illustres, comme les philosophes mystiques Philon et Plotin, le physicien Erasistrate, l'astronome Eratosthène, suffisent pour évoquer l'esprit d'une *capitale du monde*, unique et ouverte aux influences salutaires des héritages hellénistiques et égyptiens.

Nos distingués prédécesseurs au Mouseïon d'Alexandrie – chacun à sa façon et selon sa propre idiosyncrasie – ont tracé un *futur ancien*, à la fois consumé et à achever à l'image de leur littérature, œuvre inachevable par définition.

Callimaque, Apollonius et Théocrite ont chanté l'amour et les délices d'une vie pastorale de rêve, comme nous le faisons probablement toujours, mais d'une façon maintenant sophistiquée, empreinte d'ironie et de réflexion intérieure.

Certains auteurs contemporains voient dans ces lointains précurseurs des explorateurs de nouveaux horizons et les pères d'un romantisme d'un autre âge. Bardes de scènes idylliques autant que de problèmes quotidiens – ce qui est probablement la

caractéristique du modernisme et même du postmodernisme – ils ont traité de l'inattendu et du mystérieux.

Je déclare que l'Histoire est ici significative. La Clio<sup>1</sup> des nombreux éons est toujours virginale et toujours enceinte, son palimpseste est, à la fois, pléthorique et vierge comme un lis blanc. Les poètes et écrivains alexandrins, anciens et modernes, ont écrit en grec moderne et ancien, en italien et en français et principalement en arabe; tous concourent à faire de cette ville un symbole, un phare intellectuel et un espoir renouvelé. Elle n'est pas simplement la *capitale de la mémoire*, mais aussi celle d'un esprit universel.

Alexandrie fut chantée et aimée par un poète tragique superbe, qui écrivit en grec pour exprimer le génie alexandrin. L'Alexandrie de Constantin Cavafis est aussi pluridimensionnelle et à couches multiples. Les ruelles érotiques et mal famées, les gloires hellénistiques poétiques et métaphoriques, et la ville légendaire à jamais déchue créent des Alexandries parfois différentes mais surtout mêlées et en interaction..

Cavafis avait 44 ans quand il écrivit, dans une note datée du 28 avril 1907: « Maintenant, je suis habitué à Alexandrie et il est très probable que même si j'étais riche, je resterais ici. Mais en dépit de cela, comme cet endroit me dérange... c'est comme un pays natal pour moi car la mémoire de ma vie y est rattachée. »

Curieusement, il vécut, aima et mourut dans cette ville qui était vraiment sa *seule* ville natale, pourtant il ne parlait qu'à peine l'arabe vernaculaire.

Sa relation avec la ville était ambivalente, ambiguë et changeait en permanence. En 1894 il écrivit dans une des premières versions de son poème *Dans la même ville*: « Je hais les gens d'ici et ils me haïssent, ici où j'ai vécu la moitié de ma vie. »

Un rapport amour-haine qui fut probablement la conséquence de ses relations amoureuses inavouées, furtives et éphémères et des contraintes qui s'y rattachaient dans ce qu'il

---

1. Clio, dans la mythologie grecque, est la Muse de la poésie épique et de l'Histoire. Les éons, chez les néo-platoniciens et les gnostiques, sont une puissance éternelle émanée de l'Être et rendant possible son action sur les choses.

appelait « *une petite ville*<sup>2</sup> » .

Dans la vie et l'œuvre de Cavafis, les horizons alexandrins ne sont jamais séparés des visions poétiques. C'est la poésie qui donne vie à son Alexandrie miteuse et secrète, probablement tragique ou tristement pathétique, mais toujours inspirée par une sorte de beauté à en défaillir.

C'est la raison pour laquelle l'Alexandrie historique de Cavafis n'est pas simplement liée à un passé révolu, à une histoire à jamais disparue. Au contraire, l'Alexandrie de Cavafis défie le contexte historique, elle est légendaire, mythique et magique. Elle est toujours là, à jamais présente. C'est probablement aussi pourquoi Cavafis affectionne le présent narratif, que l'on rencontre si souvent dans sa poésie. Je ne crois pas que cela soit simplement une petite manie grammaticale, cela évoque une présence durable et pérenne, au pouvoir obsédant malgré les éons.

« La grande Alexandrie des temps anciens » selon les termes de Cavafis, ne peut jamais, à mon avis, être une chose du passé.

Me voilà, comme disait Cavafis « un Alexandrin écrivant sur un Alexandrin ».

Cette éternelle intemporalité et cette présence constante d'une Alexandrie qui défie le temps est un trait saillant des écrits alexandrins authentiques.

Pourtant, son éternelle et historique Alexandrie elle-même est une métaphore implicite entière, c'est à dire qu'elle est la partie d'une équation qui a absorbé complètement l'autre. L'Histoire est devenue un présent a-historique, le présent s'est transformé lui-même en une Histoire qui n'est qu'un simulacre de noms, de lieux et de circonstances.

Il existe évidemment une autre Alexandrie notoire, le nom de la ville ne peut être mentionné sans qu'il ne rappelle immédiatement le célèbre *Quatuor* de Lawrence Durrell et sa légende.

Pourtant, à mon avis, Durrell ne fut jamais un Alexandrin authentique, de même qu'il ne connut pas, au travers de sa

---

2. *Alexandrie en 1917 était peuplée de 435 000 personnes, dont 70 000 étaient des soi-disant « non-Égyptiens », et, parmi eux, 30 000 étaient d'origine grecque et 20 000, d'origine italienne.*

fiction, les véritables Alexandrins, bien qu'il ait écrit des centaines de pages sur Alexandrie. Selon lui, Alexandrie, est essentiellement une illusion exotique, comme si elle était narrée pour répondre à une pulsion de l'écrivain et de ses lecteurs occidentaux, en vue de recréer une fable tenace sur « l'Orient » exotique : densément peuplé de créatures étranges, à peine compréhensibles, qui ne feraient que balancer entre la violence, la servilité ou la soumission. Cette fable exotique d'Alexandrie baigne dans une atmosphère d'anormalité que l'écrivain s'efforce de voiler par les attraits de l'étrange – jusqu'à un degré répugnant, quelques fois écœurant – les attraits d'une imagerie excessive, d'une beauté préfabriquée et d'une habile distorsion des faits.

L'Alexandrie de Durrell est uniquement une fable qui lui est propre, faite de semblants d'événements, décrits par une perception essentiellement étrangère, et de paysages intérieurs de l'âme transposés dans une scène séparée et amputée de la véritable Alexandrie : le produit final d'un génie bourré de préjugés.

L'Alexandrie de Durrell est une écorce superficielle : les maisons et bureaux des diplomates, fonctionnaires et propriétaires, la couche supérieure qui flotte comme l'écume sur la mer d'une autre ville pleine d'une autre vie. Il ne connaissait bien que les rues, les quartiers et les maisons qui étaient tabous pour la population « indigène » ; les lieux et les états d'âmes des étrangers, des demi-Égyptiens ou de simples métaphores verbales d'Égyptiens.

La véritable Alexandrie, qu'il appelle avec une pointe de supériorité raciste, *la ville arabe*, est vue, à travers son texte, comme une scène orientale apparemment luxuriante, exotiquement étrange et légèrement choquante.

Dans *Justine* on trouve « l'assourdissant quartier indigène avec ses lumières crues et ses odeurs de chair » ou bien le quartier égyptien (où) « l'odeur de la chair change : de l'ammoniaque, du bois de santal, du salpêtre, des épices, du poisson » ou encore dans *Clea*, « dans la ville arabe, les rues de terre battue exhalaient une odeur de cimetière aux tombes fraîches ».

De même il décrit, dans un style très cru et avec des termes de fécondation *in vitro*, une scène de rapports amoureux dans un hôtel d'Alexandrie. Ses *spécimens*, comme il appelle le couple, sont traités en négligeant totalement leur humanité.

Il présente les Alexandrins, selon son humeur, comme étant des Arabes et des Coptes mais jamais comme des Égyptiens. Il les assimile aux Turcs et aux Arméniens – qui, en fait ont été complètement intégrés et font partie des véritables Alexandrins égyptiens.

Durrell a conçu et créé un chef d'œuvre exquis et poignant, où il analyse finement ses propres personnages; mais pour lui Alexandrie n'était que le produit de sa propre imagination. La langue du poète Durrell est d'une très grande valeur; mais il demeure un Anglais, un étranger et appartient à une colonie d'occupation militaire aliénant complètement l'Alexandrie dans laquelle je suis né et j'ai vécu à peu près à la même époque. J'ai connu cette Alexandrie et je me suis mêlé à son peuple, mon peuple, qui peine et aime. Heureux ou misérable il y vit et meurt et de par son labeur il est l'authentique poète de la ville. C'est l'Alexandrie des travailleurs, des artisans, des voisins musulmans qui vécurent à nos côtés comme des frères. C'est l'Alexandrie des femmes que j'aime, toutes pareillement Égyptiennes qu'elles soient d'origine grecque, syrienne ou italienne, juive ou chrétienne. Elles sont les authentiques filles d'Alexandrie, non pas étrangères bizarres ou exotiques mais réelles, faites de chair et de sang.

Un autre écrivain anglais, Leslie Croxford, est né à Alexandrie, l'a quittée encore jeune homme et a enseigné à Eton et Cambridge. Il a écrit *Solomon's Folly*, un roman qui se passe entièrement dans l'Alexandrie du 19<sup>e</sup> siècle, une Alexandrie, comme on pouvait s'y attendre, divisée en des parties irréconciliables. Le quartier *européen* vivant est habité d'amour et de lumière, avec des piliers blancs et des orangers qui poussent à côté des escaliers de marbres. La partie *indigène* arabe de la ville est sordide, sinistre et sans personnalité.

Son utilisation des lieux est outrageante: ce sont de simples lieux sans âme conçus pour des événements et des personnes qui auraient pu être créés dans n'importe quelle autre ville-port *orientale*, tel que Bombay ou Mombassa (simples évocations du magique), à l'aide des changements de décor appropriés, et sans que rien ne vienne perturber le cours des choses.

Que le roman se situe à la fin des années 70 ou du 19<sup>e</sup> siècle ne nous donne aucunement un aperçu de l'ambiance, de la ferveur et de la turbulence qui régnaient à ce tournant historique

d'Alexandrie. Les quelques allusions fugitives à ce que Croxford appelle les « émeutes » des années 80, ne sont rien moins que le reflet d'un regard complètement étranger qui ne tient pas compte des événements qui marquent une époque, tels que l'incendie d'Alexandrie en 1882 et l'occupation britannique. Ou bien est-ce là le regard du descendant des colonisateurs, jugeant ces événements normaux et les prenant pour argent comptant, conditionné par une mentalité coloniale ?

Croxford avoua lors d'une conférence donnée en 1989, qu'il narrait une ville-souvenir, qu'il ne cherchait à l'utiliser qu'à des fins plus égoïstes. Égoïste, en effet, est la simple exploitation, utilisation – ou l'abus – d'une ville pour le moins inspirée sinon inspiratrice.

La mer, par exemple, est simplement le fond pittoresque d'une mise-en scène fictive... elle doit n'être qu'une simple partie de l'aspect extérieur ou la façade de la ville, comme Maggie Awadalla le souligne pertinemment.

L'Alexandrie de Croxford ne diffère pas radicalement de celle de Forster ou Liddell, malgré tout leur zèle et leur adoration pour la ville.

Dans une lettre que Robert Liddell écrivit à J.-L. Pinchin, datée du 19 octobre 1971, il exprime avec concision et éloquence le jugement d'un étranger sur mon Alexandrie: « Je n'irai plus là-bas. J'ai aimé et haï Alexandrie, et il n'y a plus rien à y aimer ».

Je dirai certainement à Liddell qu'Alexandrie est aussi aimable, aussi réelle, aussi vraie, séduisante, glorieuse et légendaire que jamais.

D.-J. Enright, un poète, qui enseigna à l'Université d'Alexandrie peu de temps après ma licence, écrivit à propos de l'« intelligentsia » alexandrine, généralement en marge et aux antipodes de ses intellectuels indigènes, en raillant « leur bon goût excessif et de leur nerveuse et débilitante concentration sur quelque précieuse excellence tatillonne, portée à un niveau inconnu dans aucune de nos Tours d'Ivoire occidentales ».

Le savoir d'Enright était pauvre, en effet, face à la richesse de la vie littéraire, artistique, de l'Alexandrie de la lutte de libération nationale; face à la vitalité intellectuelle passionnante de l'Alexandrie où j'ai vécu, aimé, travaillé, lutté et qui m'a façonné.

Quel énorme contraste entre l'approche typiquement étrangère d'un Durrell, d'un Croxford ou, en la matière, d'un

essai d'écrivains qui ne virent en Alexandrie qu'une projection de leur propre *exotisme oriental* et celle de Giuseppe Ungaretti (1888-1970), un poète italien né d'une famille prolétaire, dans un quartier arabe d'Alexandrie, Moharrem Bey, et qui passa ses vingt-quatre premières années en Égypte.

Mêlant une adoration mystique à un érotisme luxurieux, Ungaretti est vraiment alexandrin dans le sens où Cavafis ou Callimaque le furent. Sa poésie exprime, comme nous le faisons tous, un certain sentiment de perte et de défaite de cette même perte grâce à une métamorphose mythique. Dans son recueil, publié sous le titre *Il porto sepolto, Le Port Enterré*, il adopte l'hypothèse selon laquelle Alexandrie provient d'une époque plus ancienne que celle des Ptoléméens. Comme le Professeur Ferial Gazoul le démontre habilement, il considère l'Égypte comme la métaphore clé de sa poésie, connue « pour son style dépouillé, son éblouissante simplicité, sa profondeur symboliste et sa dimension hermétique ».

Le désert d'Ungaretti qui borde Alexandrie n'est pas simplement un lieu géographique mais essentiellement une correspondance sémantique et un thème poétique.

« Le désert donne un sentiment de vide, un sens de l'infini et, à la fois, un sens des mirages, qui émergent, à proprement parler, d'un néant infini... l'illusion, comme une sorte de pouvoir, d'une réalité sans substance. La présence de fantômes dans ma poésie est sans doute due à mon lieu de naissance. » (Entretien avec Denis Roche, dans *Agenda*, vol. 8, n° 2, printemps 1970, cité par F. Gazoul.)

Alexandrie eut une influence primordiale sur la jeunesse et la poésie d'Ungaretti. Sa connaissance parfaite de l'arabe parlé et de la poésie arabe, à travers des traductions françaises, influença sa propre poésie.

Comme l'a souligné quelquefois le professeur Gazoul : « La spécificité de la vision d'Ungaretti peut être facilement décelée quand on compare ses métaphores et ses correspondances avec celles qui dominent dans la littérature occidentale et qui abondent dans les écrits des habitants occidentaux et occidentalisés d'Égypte. » Selon lui, Alexandrie conserve sa dimension africaine, absente chez Cavafis et exotiquement délaissée chez Durrell. C'est l'Alexandrie arabo-musulmane égyptienne avec laquelle je fais corps, le point de rencontre de

cultures diverses et syncrétiques dont Alexandrie est l'héritière. La dimension culturelle arabo-musulmane a tendance à être dénigrée ou ignorée par les écrivains qui sont, à raison, épris de la dimension hellène de la ville.

Les noms des stations de tramway, qui pour reprendre l'expression de Durrell, ne sont pas seulement l'écho des « fondateurs de cette anarchie de chair et de fièvre » mais célèbrent les hommes de lettres et de savoir illustres qui vécurent et enseignèrent à Alexandrie, durant les siècles oubliés de la culture islamique. Des noms de mystiques comme Al-Shatby (Abu Abdallah Mohamed ben Solaiman) ou Al-Tartoushi (Abu Bakr Mohamad ben Khalaf) sont ceux des familles alexandrines de renom. Du 12<sup>e</sup> au 14<sup>e</sup> siècle avant J.-C. (5<sup>e</sup> au 7<sup>e</sup> siècle de l'Hégire) des célébrités telles qu'Al-Hafez Al-Salafi, (dont les cours furent suivis par Saladin quand il était à Alexandrie), le poète Ibn Qalaqis Al-Sakandri, Abul Hassan Al-Ibiari, Abul'Abbas Al-Morsi, Sharaf-el-Din Al-Bosiri ibn'Atta-Allah Al-Sakandri et une multitude d'autres, poètes, mystiques, hommes de lettres – qui excellaient dans les sciences de la jurisprudence, des *hadiths*, de l'herméneutique du Coran et de la linguistique, aussi bien que dans l'écriture des vers, les belles lettres et autres entreprises littéraires. Ce fut le temps des savoirs encyclopédiques.

Foucault dit qu'Alexandrie fut, en fait, le lieu de naissance de la culture occidentale, mais ce n'est pas moins vrai qu'elle a aussi beaucoup contribué à la culture arabo-musulmane.

Alexandrie fut, et est toujours, réputée pour la multiplicité des cultures qui y coexistent. L'entreprise culturelle arabo-musulmane a contribué à la propagation de la science hellénistique et de la philosophie. Elle les véhicula jusqu'à l'Ouest médiéval et la Renaissance occidentale.

Ce pluralisme – beaucoup loué et même envié aujourd'hui – fut et est encore un trait permanent de cette ville. Il offre à ses habitants une certaine sécurité psychologique. La reconnaissance de l'*Autre* était et continue d'être la règle et, que l'Altérité soit d'essence religieuse, linguistique ou raciale, la condition sine qua non de l'épanouissement des cultures.

Ainsi Alexandrie n'est pas seulement une ville mythique, une création littéraire ou une présence mystique, elle est également une manifestation concrète de la rencontre et de

l'interaction de cultures plurielles.

Cette ville est dotée d'une imagination, d'une mémoire vivante propre, mais elle vit encore au sein de cette tradition qui lui est particulière.

C'est pourquoi, probablement, je pense que toutes les langues dans lesquelles Alexandrie fut écrite, chantée et célébrée, sont des langages alexandrins : le grec ancien et moderne, l'italien, le français et notamment l'arabe, toutes des langues d'Alexandrie, et non étrangères.

Cela ne s'applique pas seulement au langage décontextualisé, (rien ne peut l'être), mais surtout à la pratique de la culture en tant que totalité, prise dans un sens plus large comme mode de pensée, somme de visions différentes, d'héritages et de modèles de conduite et de coutumes sociales; elle est la somme totale des valeurs spirituelles et matérielles, des moyens de leur production, de leur utilisation et de leur transmission, développés, modifiés et légués de génération en génération.

Dans ce sens, Alexandrie est le modèle même de l'échange interculturel. Pour ne citer que quelques exemples frappants : « le nouveau dieu Sarapis est une création vraiment alexandrine combinant les caractéristiques des dieux Osiris et Apis avec celles des divinités grecques telles que Zeus, Pluton et Aescclapius, le dieu de la guérison », comme le dit justement J. L. Pinchin. Le christianisme copte d'Alexandrie a beaucoup assimilé du néo-platonisme qui s'épanouit dans la ville. La croyance monophysite des Coptes doit beaucoup au principe mystique néo-platonicien selon lequel l'homme peut, et pourrait, atteindre et *être* Dieu. La famille chrétienne sacrée : Père, Fils et Marie, est une image qui était proche ou presque identique à la famille sacrée des Égyptiens anciens : Osiris, Horus et Isis. Enfin, on trouve, même aujourd'hui, que la plupart des pratiques populaires de l'Islam en Égypte s'apparentent à l'ancien folklore religieux égyptien, transmis jusqu'à nos jours à travers les traditions populaires du peuple copte dans la musique religieuse et les chants, ainsi que dans la célébration des fêtes (les moulids) des saints, etc.

Mon Alexandrie n'est pas seulement le lieu idyllique de la mémoire vivante contemporaine bien qu'elle ait une réalité tangible. Elle n'est pas seulement un lieu de beauté et la dépositaire des cultures passées et modernes; Alexandrie, pour

moi est une condition métaphysique, où l'esprit s'aventure en vue de comprendre une vérité intérieure; une confrontation et une identification avec l'absolu et avec l'Autre qui s'étend sans limites sur la surface d'une mer inerte ou agitée, vers un horizon ambigu.

D'un autre côté, dans mes écrits, Alexandrie n'est pas un arrière-plan, elle n'est ni la matière ni le lieu du narratif, mais l'acte narratif lui-même.

La plupart des romanciers alexandrins contemporains prennent Alexandrie comme lieu d'action. Pourtant les noms de rues et les quartiers ne sont que des signes extérieurs qui pourraient se substituer à d'autres signes dans d'autres villes, sans que la substance du narratif ne perde au change.

La plupart du temps le *lieu* est privé de son *anima*, de son toucher, de ses odeurs et de ses caractéristiques propres, de son côté réel et légendaire. A priori leur préoccupation fictionnelle principale n'était pas expressément Alexandrie en tant que telle; une entité vivante, dominante et puissamment actuelle. Nous ne pouvons rien leur reprocher sur ce point.

Je ferais une exception pour Mohamed Hafez Rageb, un écrivain dont l'œuvre est justement générée par le lieu d'action du narratif, Alexandrie: «son crâne est aussi grand que la gare de Ramleh»; le serveur du célèbre restaurant de foul Benyamin est «enterré dans le sol grisâtre de l'allée». Il est envoûté par Alexandrie, la mer, les rues, les bâtiments, etc. Mais c'est un lieu essentiellement associé aux paysages de l'âme, distordus, mutilés, toujours en mouvement; où les trains passent et repassent en rafales à l'*intérieur* de l'auteur; le jour du jugement dernier, l'apocalypse, arrive à deux pas de chez lui, et «la route vers l'éternité» est sur le trottoir. Les Grecs alexandrins figurent souvent dans les écrits de Rageb. Les lieux et les objets sont transformés en êtres, les créatures humaines deviennent soudainement certains lieux de la ville. Son texte crée donc une harmonie implicite, une correspondance à travers la division et la fragmentation.

Dans mon œuvre, je crois que l'absolu s'incarne dans l'homme, dans le relatif, l'éphémère et l'accidentel (une croyance qui est au cœur du monophysisme, l'orthodoxie égyptienne) qui est la communion, la consubstantiation du divin et de l'humain – mais dans un contexte sans rapport avec le dogme et les

croyances. Le deuxième aspect est que la catégorie *temps* est défiée et réfutée, la problématique de la temporalité et de l'éternité cesse d'être posée, leur relation elle-même est niée; il n'y a plus de pérennité ou d'éphémérité. L'absence de temporalité est le concept clé de ma fiction, ou, du moins, le crois-je, car c'est là une caractéristique majeure d'Alexandrie.

*Alexandrie, passion perdue de la ville blanc bleu, cité de marbre dont mon cœur tisse la toile ininterrompue; toujours il surnage sur ses eaux de lumière et d'écume.*

*Alexandrie, Alexandrie, tu es la perle de l'âge vierge dans sa nacre...*

---

*Edwar Al-Kharrat est né en 1926 à Alexandrie. Il est l'auteur de romans et de nouvelles, dont Hauts Murs, 1959; Les étranglements des désirs et de l'aube, 1983; Rama et le dragon, 1980; Autre Temps, 1985; Alexandrie... terre de Safran (le seul à être traduit en français), 1986; Jeunes Filles d'Alexandrie, 1989 et d'autres encore. Il est aussi critique et traducteur.*